

rétrécissant encore à l'avant. Six traverses forment la carcasse de ce châssis que recouvre une forte toile tendue. C'est sur cette toile que s'installent les lugeurs, emboîtés les uns dans les autres, les jambes écartées, les pieds posés sur les côtes du châssis, tenant de chaque main les barres d'appui qui courent de droite et de gauche le long de l'appareil et par dessus lesquelles ils se penchent dans les virages pour déplacer le centre de gravité de l'ensemble. Le châssis repose sur deux luges dont l'une, celle de tête, pivote sous lui. Il y a de 0^m62 à 0^m70 centimètres d'écartement entre les patins de ces luges. Celle de tête imprime au Bob sa direction : elle se manie à l'aide d'un volant comme ceux des automobiles; ce volant actionne une poulie à double gorge où s'enroule le câble fixé aux extrémités des patins. Quant aux freins établis à l'arrière, sortes de crampons prêts à mordre le sol, ils dépendent d'une pédale que le capitaine manœuvre avec le pied et dont un ressort supprime l'effet dès que la pression du pied s'interrompt. Il faut en effet que les freins constituent un rouage très délicat et très sensible.

L'introduction du volant a été considérée en général comme le suprême perfectionnement ; cependant, parmi les fanatiques du Bob, il en est beaucoup — et non des moindres — qui tiennent pour l'ancienne direction. Ils la trouvent plus sûre, plus directe, plus sportive aussi. Cette opinion émise devant un partisan du volant le fait sourire de pitié, ce qui permet d'abondantes et interminables discussions. Quoi qu'il en soit, si l'on compare le Bob dernier modèle d'aujourd'hui à ceux d'il y a quelques années, on ne peut manquer d'admirer une fois de plus combien l'industrie moderne s'est ingénérée et a réussi habilement à transformer les engins sportifs pour le plus grand plaisir de ceux qui s'en servent.

UNE OLYMPIE MODERNE ⁽¹⁾

V. — Les Spectateurs

La question des spectateurs, disions-nous, constitue avec celle des athlètes une des bases essentielles pour apprécier les dimensions à donner à la cité olympique. Au premier abord, il semble que tout se borne à faire le plus de place possible en vue de

(1) Voir les *Revue Olympique* d'Octobre, Novembre et Décembre 1909 et de Janvier 1910.

foules aussi nombreuses que possible. On s'est habitué à apprécier le succès d'une fête par le chiffre des assistants ; tant plus qu'il y en a, comme disent les paysans, tant plus qu'on est content. Appliquer ce grossier principe d'une manière permanente et définitive aux Jeux Olympiques, ce serait commettre la pire des erreurs. Nous disons : d'une manière permanente et définitive, car, au début, la foule a son rôle à jouer qui est un rôle de consécration. Les milliers et milliers de spectateurs qui se groupèrent à Athènes, à Saint-Louis, à Londres, pour applaudir les vainqueurs des premières Olympiades donnèrent à l'institution son caractère mondial et international. De plus, quand il s'agit d'olympiades dont le siège se transporte tour à tour d'un pays à un autre, on peut toujours compter sur la foule parce que ses éléments se renouvellent. Le projet dont il s'agit ici — l'établissement d'une nouvelle Olympie — ne permet pas ce calcul. Au train dont vont les choses, on peut prévoir l'époque où il y aura satiété en ce qui concerne les spectacles sportifs, où la mode s'en détournera, où l'opinion des non-sportifs deviendra indifférente. En ce temps-là, l'appel à la foule par voie d'affiches, de réclames, etc..., risquera de ne pas aboutir. Sans doute, l'Olympie moderne par la beauté du cadre et la collaboration des arts attirera toujours; il serait vain de compter néanmoins sur la fidélité des multitudes.

Nous ajouterons que ce ne serait pas la une certitude désirable, ni au point de vue technique ni au point de vue artistique. Techniquement, l'assistance trop nombreuse et oh domine l'élément non-sportif nuit au sport. Le spectateur idéal en matière de sport, c'est le sportsman au repos qui interrompt son propre exercice pour suivre les mouvements d'un camarade plus habile ou mieux entraîné. Voilà le principe ; on ne peut s'y tenir évidemment; mais il faut s'en rapprocher. Quant au point de vue artistique, non seulement la grande foule moderne est laide par sa silhouette et sa couleur, mais il n'est pas l'acile de rendre supportable tout ce que cette foule exige pour être contenue : tribunes, enceintes, barrières, guichets, etc.

D'un autre côté, le système des invitations qui satisferait parfaitement les exigences de dignité et de mesure de l'institution olympique est malaisément recommandable parce qu'il supprime complètement le chapitre recettes. Il semble qu'un système mixte pourrait être mis en pratique, lequel consisterait à vendre un certain nombre d'entrées à des prix élevés et à distribuer les

autres avec tact et intelligence parmi ceux qui ne peuvent pas payer. C'est là une manière assez moderne et assez démocratique d'envisager les choses. Il y a toute une catégorie de gens qui marquent d'autant plus d'intérêt à un spectacle que ce spectacle coûte plus cher. Cette catégorie existait jadis à Athènes; elle se rencontre de nos jours dans tous les centres où la civilisation est quelque peu avancée.

Mais, en traitant ce sujet, nous sortirions du nôtre. La question « profits et pertes » n'est pas du ressort des architectes auxquels on demande d'imaginer pour les modernes Olympiades un cadre digne de leur passé et de leur avenir. Tout ceci nu reste était pour en arriver à fixer un chiffre approximatif de spectateurs. Eh bien ! nous proposerons une moyenne de dix mille. C'est là-dessus qu'on devrait tabler. Nous sommes loin des 70.000 ou 80.000 spectateurs entassés dans les stades d'Athènes ou de Londres. Mais ces dix mille nous pouvons du moins escompter leur assiduité et puis ils ne détruiraient pas l'esthétisme du cadre.

Ils ne le détruiraient pas à condition d'être bien répartis. Pour cela, il conviendrait de chercher à éviter ces fâcheux gradins où l'entassement s'opère et dont l'ensemble compose une figure lourde aux arêtes géométriques, déplaisante aux regards et faite pour nuire à tout ce qui l'entoure. Vous pouvez chercher à embellir une tribune par tous les moyens et la placer au sein du paysage le plus avenant; une fois remplie, elle dessinera presque toujours un bloc hideux. Les pelouses et les terrasses permettent d'éviter cet inconvénient. Là, les spectateurs ont la liberté de se mouvoir. S'ils se groupent, c'est pour un instant ; si les silhouettes de leurs groupements sont vilaines, elles sont du moins changeantes. C'est quelque chose. Naturellement, l'aménagement des pelouses et des terrasses exige beaucoup plus de terrain disponible. Il exige aussi passablement d'art et de goût. Il y faut de l'irrégularité, de la fantaisie et de l'ordonnance tout à la fois; et surtout il faut que les exigences techniques soient respectées, qu'un emplacement ne commande pas l'autre, qu'ils ne se masquent pas la vue les uns aux autres. Nous croyons qu'il est peu de points sur lesquels l'imagination d'architectes entreprenants et novateurs puisse exercer plus heureusement son effort. On est à cet égard dans une ornière. Honneur à qui trouvera et indiquera *the way out*.
